

PAS DE POLITIQUE.

## L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PÈRE L'ÉGOUINE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 7 JUN 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ÉTENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOUINE," No. 31 rue St. Jacques, Montréal.

## EDUCATION OUVRIERE.

Dans un premier article, j'ai cité une revue américaine qui fait main basse de l'enseignement que l'on distribue au peuple depuis cinquante ans aux Etats-Unis et qui fait ressortir les résultats désastreux de cet enseignement quant à sa valeur pratique. Cependant, on ne saurait nier que nos voisins aient fait de consciencieux efforts et d'immenses sacrifices pour se mettre en état de figurer dignement au milieu des nations avec lesquelles leur indépendance récemment acquise les mettait en rapport et en compétition: seulement, d'après notre auteur, ils auraient fait fausse route, et je crois pouvoir ajouter, beaucoup d'autres avec eux. Il est probable, en effet, qu'en matière d'éducation publique et d'instruction populaire, dans bien des cas, on s'est un peu fourvoyé. Ce qu'en général on en a donné et ce que l'on en donne encore est bon, mais c'est incomplet.

La lecture, l'écriture et l'arithmétique sont d'excellentes choses pour tout le monde, mais avec cela seul, le plus fort en ces matières n'est pas en état d'analyser une substance quelconque ni de poser un talon de chaussure. L'école devrait exister pour enseigner tout ce qui peut s'apprendre. Il devrait y avoir des écoles d'agriculture pour former des agriculteurs et des écoles d'industrie pour créer des artisans comme il y a des écoles de médecine pour faire des médecins et des écoles de droit pour préparer des légistes et des avocats.

De cette manière, chacun saurait son état et son métier, et le nombre des déclassés et des incapables diminuerait. Les mécontents se recruteraient alors parmi les gens tout-à-fait propres à rien et qui, soit dit pour l'honneur de l'humanité, ne devraient pas être les plus nombreux. Combien se promènent par nos rues traînant un bagage classique dont ils ne savent que faire? D'un autre côté, combien de parents retirent leurs enfants de l'école à l'âge de douze à treize ans pour les mettre à un ouvrage manuel quelconque, parce qu'ils s'aperçoivent que l'enseignement du maître ne leur servira pas à grand-chose pour gagner leur vie? Enfin, et ce qui est plus pénible encore, combien d'adolescents perdent, pendant leurs années d'apprentissage, le peu d'instruction qu'ils ont reçue à l'école! Est-ce à dire que l'instruction et les métiers sont incompatibles?

Il est bon que chacun connaisse ses devoirs et que la classe ouvrière ne soit pas chargée des péchés des classes dirigeantes. L'instruction, pour être utile, devrait être en rapport avec le genre d'occupation des diverses classes, c'est-à-dire que dans les villes, elle devrait surtout être d'un caractère industriel, et, dans les campagnes, d'un caractère agricole: c'est à ceux qui se donnent mission de guider les masses et de voir à leurs destinées à s'occuper de cela.

Pourquoi ne pas essayer de faire en Canada ce qui a quelquefois été tenté ailleurs, donner à l'ouvrier l'instruction qui convient à son état, et, en plaçant l'atelier à côté de l'école, lui faire voir de quelle manière elle peut lui servir dans les métiers? Ce ne serait certes pas une innovation d'un succès bien risqué ou qui ne vaille pas la peine qu'on la tente puisque des hommes illustres et de grandes nations l'ont déjà essayé avec profit.

Napoléon, premier consul, visitant un jour le collège de Compiègne, s'avisait de demander à quelques élèves ce qu'ils se proposaient de faire au sortir du collège. Ne recevant que des réponses peu satisfaisantes, avec ce grand sens pratique qui ne l'abandonnait jamais, il dit à ceux qui l'entouraient: "Le gouvernement paie de fortes sommes pour instruire ces jeunes gens, et leurs études terminées, aucun d'eux, à part ceux qui entrent dans l'armée, n'est de quelque utilité pour son pays. Presque tous restent chez leurs parents, sont un fardeau pour leurs familles auxquelles ils devraient porter secours. Il faut que cela cesse. J'ai visité les grands établissements manufacturiers du Nord et les ateliers les plus considérables de Paris: partout j'ai rencontré des contre-maîtres habiles à exécuter le travail manuel de leurs métiers, mais presque aucun en état de dessiner les contours ou de faire les calculs les plus simples d'une machine, ou encore d'exprimer ses idées au moyen d'un croquis ou d'une description écrite: c'est là un grand défaut, et je vais y porter remède. Il ne faut plus de latin ici: on l'apprendra ailleurs; que l'on étudie les métiers et que l'on enseigne ce qu'il faut de théorie pour faire des progrès. De cette manière, nous aurons des contre-maîtres instruits pour nos manufactures." En 1869, un écrivain anglais et spécialiste disait que ce discours de Napoléon pouvait s'adresser avec beaucoup de raison à l'Angleterre. Nous ne sommes donc pas absolument en retard, quoique vingt-cinq années de notre siècle comptent pour quelque chose sous le rapport de l'industrie. Or, comment mit-on en pratique les idées exprimées par Napoléon dans son discours de Compiègne? Les élèves, après avoir reçu ailleurs une instruction élémentaire, passaient à l'école des arts et métiers où, selon le genre d'occupation qu'ils désiraient embrasser plus tard, on les distribuait dans différents ateliers comme suit, savoir: 1o Forgerons, limeurs, ajusteurs et tourneurs en métaux; 2o Fondeurs; 3o Charpentiers, ébénistes, menuisiers et faiseurs de patrons; 4o Tourneurs sur bois; 5o Charrons.

Les élèves travaillaient huit heures par jour dans les ateliers où ils étaient divisés en six classes graduées d'après leur force respective. Deux des huit heures ci-dessus étaient consacrées à l'étude et à la théorie qui comprenait la géométrie pure, la géométrie descriptive appliquée aux arts, le dessin et le lavis. Je n'ai guère besoin d'ajouter que les écoles techniques inaugurées par Napoléon ont fait, en Europe comme en Amérique, d'immenses progrès depuis son temps.

On a si bien reconnu leur utilité que, pour en répandre plus rapidement et plus efficacement les bienfaits, on a proposé plusieurs moyens de les populariser. Les uns prétendent que l'on devrait forcer les chefs d'établissements industriels à tenir une classe, dans l'atelier même, pour instruire les apprentis, comme cela se pratique avec profit à Mulhouse, Wesseriing, le Creuzot, la Ciotat etc.; d'autres que les municipalités et les sociétés de bienfai-

sance doivent prendre l'apprenti sous leur protection; d'autres, enfin, que l'atelier devrait exister à côté de l'école, en faire partie, et que l'élève devrait apprendre un métier en même temps qu'il s'instruit, afin qu'au sortir de l'école, il soit plus en état de gagner sa vie et moins exposé à fuir les métiers comme indignes de lui. Chaque système me semble avoir son mérite et probablement les trois réunis ne seraient pas de trop pour répondre à tous les besoins.

Disons, en terminant, que des écoles de ce genre existent en grand nombre en Angleterre et dans la plupart des grandes villes de l'Union Américaine, pays avec lesquels nous avons des relations journalières, qu'elles y rendent d'immenses services, ce qui, ouvrier, veuille bien le remarquer, n'empêche pas qu'il y aura encore des inégalités chez la classe ouvrière comme ailleurs.

A. LÉVÊQUE,  
Architecte.

La prière c'est la respiration de l'âme en Dieu.

Un pauvre homme n'avait pas de souliers, et manquait d'argent pour en acheter. Il entra à l'église et vit un homme qui n'avait pas de jambes; il loua le bon Dieu et ne se plaignit plus de n'avoir pas de souliers.

## Plantes utiles.

Le fraiser croît spontanément dans nos prairies et est cultivé dans les jardins. Les racines, les feuilles et les fruits sont usités.

Substance incompatible: le sulfate de fer.

La racine et les feuilles de fraiser sont diurétiques et un peu astringentes. Elles sont fréquemment employées en décoction (1 à 2 onces par litre d'eau) dans les affections des voies urinaires, dans quelques pertes, dans la période d'atonie des diarrhées, etc.

L'usage de la décoction de racine de fraiser donne aux urines une teinte rosée. Voici une excellente formule contre la dysenterie: Prenez feuilles environ douze onces, bonne eau de vie 1 litre environ; faites bouillir jusqu'à ce que le liquide soit réduit à peu près de moitié. Filtrez. On administre cette boisson par cuillerée à bouche toutes les trois heures jusqu'à ce que les symptômes alarmants aient disparu. Dix cuillerées de cette décoction ont souvent produit une amélioration qui, bientôt, a fait place à une guérison complète, de diarrhée chronique, avec anémie profonde.

Les fraises sont rafraîchissantes et tempérantes. Elles conviennent aux tempéraments bilieux et sanguins. L'usage pendant un mois de fraises ont fait disparaître la gastro-entérite chronique causée par l'abus des boissons alcooliques. On est parvenu à se garantir des attaques douloureuses de la goutte par ce moyen, et plusieurs gouteux et calculeux ont fait avec succès leur principale nourriture des fraises. On conseil aussi l'usage de ce fruit contre la jaunisse, la phthisie, la bronchite avec toux sèche et chaleur des voies aériennes.

On cite même des guérisons de phthisie et des inflammations chroniques de la poitrine, accompagnées de fièvre lente. Il paraît que le suc exprimé des fraises, macéré dans l'esprit de vin, administré à la dose d'une cuillerée à bouche chaque matin, a